

—Non, dit Juliette, cela ne servirait qu'à nous donner un sujet d'inquiétude de plus. Il vaudrait mieux qu'un Indou se chargeât de cette mission. Il est fort possible que les sauvages aient envahi le jardin pour cerner la maison. Un de nous serait reconnu et massacré. Un indigène, au contraire, passerait plus facilement et pourrait parvenir jusqu'à Frédéric et Joseph.

Le conseil de Juliette était sage. On le suivit.

XXVI.

Un des khitmurgars fidèles qui avaient suivi les Européens consentit à retourner auprès de Joseph et de Frédéric, afin de les ramener à leurs amis. Tandis que cet homme s'éloignait, le syce allait dans les rues voisines faire une reconnaissance. Il venait à peine de partir qu'on entendit une explosion formidale, pareille au bruit de deux cents canons partant à la fois. La commotion fut si violente que le sol en trembla, et que la cabane faillit être renversée.

—Qu'est-ce donc, mon Dieu ! s'écrièrent les Européens avec détresse.

Un quart d'heure s'écoula. Chaque minute semblait un siècle aux malheureux fugitifs.

Enfin le syce reparut ; on courut à lui.

—On assure que c'est la poudrière du petit arsenal qui vient de sauter, dit cet homme. Les cipayes sont maîtres de la ville. On massacre partout les Européens. Les rues sont remplies de cipayes et de gens qui pillent les maisons anglaises et feuillent partout pour trouver des Européens afin de les massacrer.

—Et mon fils, mon fils ! s'écria Clémence. Savez-vous ce qu'il est devenu ?

—Je n'ai pu aller de ce côté, répondit le syce ; seulement....

—Et bien ? murmura la pauvre mère haletante.

—Et bien ! on dit qu'on a mis le feu à plusieurs maisons.

—Écoutez, dit un Indou.

—Din, din, din ! Mort aux Feringheas ! hurlait la populace.

Le vieil Indou sortit à son tour. Il n'eut besoin d'aller que jusqu'à la palissade qui fermait le petit enclos établi devant sa cabane.

—On fouille les maisons et les jardins voisins, s'écria-t-il à son retour. D'après ce que j'ai entendu dire, ce doit être vous qu'on cherche.

—Alors ils auront pénétré dans la maison ! s'écria Clémence. Mon fils, mon pauvre Frédéric ! Et le khimutgar qui ne revient pas !

—Vous pouvez rester ici, reprit le vieil Indou, après un instant de silence. Suivez-moi.

—Où nous conduisez-vous ?

—La maison voisine appartient à un boulanger qui s'est sauvé ; je ne sais où dès le commencement de l'insurrection. Le four est très-grand, vous pourrez vous y cacher.

—Tous ? demanda Juliette.

—Je le crois. Au besoin, nous verrons à en démolir une partie... On masquerait l'ouverture par des fagots.

—Comment mon fils nous retrouvera-t-il ? dit Clémence.

—Je l'attendrai ici, moi, répondit le vieil Indou. Si votre fils arrive, je vous le conduirai.

Sir Richard emmena la malheureuse femme, que les sanglots étouffaient. Cécile aussi était dans un tel état de désespoir, qu'elle effrayait sa mère, qui essayait en vain de la calmer. On traversa la haie qui séparait la maison du vieux syce de celle du boulanger, et l'on arriva devant le four. Les

Européens pénétrèrent l'un après l'autre par l'ouverture qui était tournée du côté du jardin, et qui était heureusement fort large. Malheureusement l'air manquait. Il fallut pratiquer dans le four un trou, contre lequel on amoncela ensuite des fagots et des paquets de roseaux. A peine le travail était-il terminé, qu'on entendit des cris et des vociférations dans le jardin voisin. Le vieux syce se hâta de rentrer chez lui, accompagné des serviteurs indous restés fidèles à leurs maîtres, qui n'avaient pu trouver de place dans le four. Cinq minutes après, une bande d'égorgeurs, dont les vêtements blancs étaient couverts de sang, envahirent la cabane du vieux syce.

—Din, din, din ! Mort aux Feringheas ! criaient-ils.

Ils traînaient après eux trois officiers anglais et une femme qui portait dans ses bras un petit enfant de deux ans à peine. Le chef de cette bande d'insurgés était un *jemmadar* (lieutenant indigène). A côté de lui se tenait un petit homme à figure rusée et féroce que le jemmadar consultait de temps en temps à voix basse.

—Où sont les Feringheas ? demanda le jemmadar au vieux syce.

—Quels Feringheas ?

—Ne fais pas l'ignorant. Ceux qui se sont sauvés tout à l'heure de la maison de Frazer-Sahib, et qui ont dû venir jusqu'ici par les jardins.

—Je n'ai vu aucun chrétien.

—Tu mens ; prends garde à toi, si tu ne dis pas où ils sont, et si tu abandonnes pour des étrangers la cause de tes frères et de ta religion.

—Je n'ai rien vu, répéta le syce.

Voyant qu'il n'obtiendrait rien du vieillard, le jemmadar se retourna vers les Anglais.

—Où sont passés vos compatriotes ? demanda-t-il.

—Je ne sais de qui vous voulez parler, répondit un des officiers.

—Ceux-ci n'étaient pas avec les autres, dit tout bas le compagnon du jemmadar, qui s'appelait Nilou.

Pendant ce dialogue, quelques Indous explo-raient la maison et le jardin. Un d'eux remarqua dans la haie les traces du passage de plusieurs individus et revint faire part de sa remarque au jemmadar.

—Tu entends, dit durement ce dernier au vieux syce.

—Oui.

—Tu vois bien que les Européens ont passé par ici.

—J'étais dans ma maison. S'ils ont passé, je ne les ai pas vus.

—Au jardin ! cria le jemmadar.

Les Indous le suivirent, traînant après eux le vieux syce et les Anglais, qu'ils frappaient à chaque instant. La femme pleurait en suppliant d'épargner la pauvre petite créature qu'elle pressait sur son sein. Les trois hommes, résignés, mais fiers, ne répondaient que par un sourire de mépris aux insultes et aux coups de leurs ennemis.

En arrivant dans le jardin du boulanger, on recommença les perquisitions. On ne trouva rien. Les cipayes et leurs compagnons furent partout cependant. Ils plongèrent leurs baïonnettes ou leurs bâtons dans chaque haie, dans les branches de chaque arbuste.

M. Novéal et ses compagnons entendaient leurs cris et leurs menaces. A chaque instant les malheureux Européens s'attendaient à être découverts. Pour éviter d'être atteints par les baïonnettes, ils avaient placé devant eux quelques pierres arrachées, de la muraille. Ce qui rendait leur